

2- Actualité du site en novembre-décembre 2023

Veillez trouver ci-joint la totalité d'un texte paru en 1945 : la préface qu'Henri Guillemin ajouta à sa réédition du roman publié par Lamartine en 1867, *Antoniella*.

Ce roman est peu connu encore aujourd'hui ; cette préface et cette réédition maintenant anciennes, non plus. A cette date, alors que la France voyait la lumière resurgir après la nuit, Guillemin choisissait, selon son habitude, de porter sur la place publique de la culture le dernier roman écrit par Lamartine.

Il s'adressait pour cela à un éditeur suisse, *Aux Portes de France*, à Porrentruy. Je sais par Patrick Berthier, qui connaît Guillemin comme sa poche, que ce dernier a déjà publié, ici où là dans la presse suisse, des fragments de cette *préface*.

Découvrons ou retrouvons quatre complices : un roman, **une préface**, un éditeur et un chef d'orchestre.

NB. Mon article *Lamartine, trois romans d'inspiration italienne : Garziella, Fior d'Aliza, Antoniella* est mis en ligne en même temps que cette préface de Guillemin.

Cet article indique les circonstances de leur « naissance », les questions qu'ils posent...

Guy Fossat
sitelamartine.com
06 26 46 09 86

La mention entre crochets, en gras, indique la pagination de cette préface, dans la réédition de 1945 de ce roman de Lamartine par H. Guillemin.

Préface

[page5] *Exhumation. C'en est bien une. Qui connaît Antoniella? Hormis quelques spécialistes, tout le monde ignore ce roman signé cependant Lamartine. On cite Graziella, Raphaël, Geneviève, le Tailleur de pierres de Saint-Point, parfois Fior d'Aliza, beaucoup moins connu déjà et qui parut, par fascicules en 1861, avant de former, en 1863, le tome XLI et dernier des Œuvres Complètes du poète. Eh non, pas tout à fait complètes: en 1867, un livre de plus surgissait pour s'y adjoindre; l'écrit que voici, Antoniella.*

L'ouvrage n'eut aucun succès. Il serait même plus exact de dire qu'il reçut à peine existence. Lamartine décrié, oublié, essayait en vain de se survivre. Il ne trouvait plus preneur. - Tiens! Disaient les gens, il vit encore ? Il ne vivait pas beaucoup plus qu'une ombre. Cette année même, 1867, au mois de mai, une attaque vint le terrasser, le laissant ensuite s'éteindre interminablement, jusqu'à ce jour de février 1869 où il acheva de disparaître.

* * *

[p.6] *A quoi bon tirer de la nuit ce pauvre livre méprisé et qui est si loin d'être un chef d'œuvre?*

D'abord, il n'est jamais indifférent de connaître, de façon totale, «ce qui partit», comme dit Corneille, d'une main illustre. De Victor Hugo on nous a bien donné, incomplet par surcroît, ce Château du Diable qu'il écrivit quand il avait dix ans, et nous n'avons pas songé à nous en plaindre. Lorsqu'il s'agit d'un très grand homme, tout mérite d'être recueilli, les balbutiements de l'enfance comme ceux du déclin. Seconde raison qui nous décide: Antoniella compte un peu plus, tout de même, pour la connaissance de Lamartine, que le Château du Diable, pour la connaissance d'Hugo. L'œuvre était conçue de longue date; Antoniella figure au nombre des ouvrages «inédits» que Lamartine annonçait, promettait, dès 1860, aux souscripteurs de sa grande édition, dite définitive. Et puis ce nom propre, en guise de titre, lorsqu'on se souvient des Mémoires posthumes, tout à coup il flambe. Enfin, il y a peu¹, ont été mises au jour des lettres trop longtemps réservées, et nous sommes instruits désormais: Antoniella, c'est bien le vrai nom que portait celle dont Lamartine, pour une part, fit «Graziella». Il aima cette femme; il fut son amant, en 1812. Elle avait alors environ vingt-cinq ans; elle mourut en 1815.

*Ainsi Lamartine aura donné place, dans ses œuvres, à tous les fantômes de ses années brûlantes. Pas un nom ne manque, et sans doute ne **[p.7]** savons-nous même pas tous les reconnaître. Julie emplit les pages de Raphaël, Léna se glisse dans le Dernier chant de Childe Harold, et Nina dans Toussaint-Louverture; la batelière Geneviève prête son visage à la Servante; seule Antoniella demeurerait caché sous un nom d'emprunt. Il fallait qu'elle fût réunie à toutes ses sœurs infortunées,*

1-Marquis de Luppé : *Les travaux et les jours d'Alphonse de Lamartine, 1942.*

admise à son tour, telle quelle, dans le secret du nécrologe. D'où ce titre choisi pour le livre ultime, comme une offrande réparatrice.

* * *

Lamartine nous reporte au temps où, quittant Naples, en 1821, pour un congé, il s'acheminait vers Rome, puis la France. «L'état de langueur d'une personne chère qui m'accompagnait...»; «une personne qui avait commis l'imprudence de se mettre en route, malgré son état de langueur, et qui m'intéressait vivement...»; «la jeune malade», la «charmante malade», «ma compagne de voyage». Une autre Pauline, n'est-ce-pas, aux côtés d'un autre René? On voit bien que Lamartine écrit ces choses après 1863, lorsque Mme de Lamartine n'est plus de ce monde. Il lui importe de se faire voir sous les traits d'un jeune seigneur qui suit une amoureuse dolente et passionnée. La «compagne» de 1821 était en vérité sa femme; nulle «langueur» ne minait sa vie; Marianne se sentait lasse seulement et lourde, étant sur le point d'avoir un enfant.

Et cette grande bâtisse, pleine de jeunes filles, que Lamartine nous donne ici pour une espèce de prison de femmes, rendons-la à son vrai destin.

[p.8] Non pas une geôle, mais la Manufacture des tabacs de Naples où Lamartine descendit, en 1811, chez le directeur, son parent. Antoniella y travaillait, surveillante, ou contremaîtresse. Au lieu de ce milord philanthrope que l'on nous propose à considérer parcourant les cellules sous la conduite du «supérieur», vieux moine octogénaire, observons, plus simplement, l'adolescent Lamartine à qui le patron de l'entreprise fait visiter ses ateliers. Et le bruit joyeux, les rires qui nous étonnent dans l'étrange prison de roman s'expliquent lorsqu'on précise les souvenirs que l'auteur, en fait, évoquait. Ces «détenues» sont des cigarières; ce «jeune troupeau» n'est point captif, et Lamartine se laisse aller à quelque oubli de son personnage quand il se remémore ici les «propos» badins et les gentillesques qu'il échangeait, à la rencontre, avec toutes ces «jolies enfants».

* * *

L'homme qui écrit Antoniella, voyons-le d'après ses portraits, non plus comme en 1860, - extrêmement maigre, avec cette ressemblance de vieil aigle ou de gypaète qui frappa Verlaine - ni pareil encore à ce qu'il sera sur les dernières photos que nous avons de lui: cassé, les lèvres mangées par la bouche sans dents. Autour de 1863, il se cambre devant l'objectif; ce n'est plus l'élégance aisée d'autrefois; de la raideur; une dignité, assez manquée somme toute, de majordome, de vieux serviteur satisfait. Le visage paraît coloré et s'empâte. Où se prendre pour retrouver là l'éblouissant Antinoüs **[p.9]** dont le crayon de David d'Angers a fixé un soir le profil, inscrit sur le ciel? Comme il paraît à son affaire, et content de lui, le citoyen, plume aux doigts, qui nous regarde avec cette fierté souriante! Est-ce vraiment un ancien domestique de grande maison? Ne serait-ce pas plutôt un magistrat du Second Empire, tenant la pose devant le peintre? Ou encore quelque fabricant, près de la retraite, et ce qu'il est en train de rédiger ce n'est point un discours, encore moins un poème, mais son Grand Livre qu'il vérifie.

Hélas! Depuis des années en effet Lamartine n'est guère plus qu'un négociant en écritures. Perdu de dettes, il vend, pour s'en tirer, toutes les proses qu'il peut, sans cesse, fougueusement, le plus cher possible. Il entasse les volumes. Il les amoncelle. Sa demeure est positivement une usine. Que va-t-on chanter, dans Paris, qu'il est malade, à bout de souffle? Ragots imbéciles ou venimeux, qu'il fait aussitôt démentir dans la presse. Jamais il ne s'est mieux porté. En pleine force, au contraire, en pleine action, et la tête si bourrée d'idées que son poignet n'y peut suffire. A preuve cette physionomie, par elle-même démonstrative, qu'il tourne vers nous un instant, entre deux phrases immortelles, dont l'une est encore dans son encrier.

* * *

Faire feu de tout bois, oui, il en est là. Et même du Journal intime de sa mère, monstrueusement découpé, maquillé, avec des pages tout entières apocryphes.

[p.10]Le livre était tout bâti; le marché conclu. Et puis il a renoncé; il a résilié le contrat: «des délicatesses de famille...». Il y a bien les souvenirs d'amour, en gazant beaucoup? Mais, là encore, des «délicatesses», différentes. Ni sur Léna de Larche, dont il n'a déjà parlé que trop, ni sur Nina de Pierreclau - surtout pas elle! - rien n'est possible, Julie Charles? Sujet épuisé. Geneviève Favre? Elle a inspiré Graziella, plus que ne l'a fait, en vérité, la petite morte napolitaine. Reste donc cette dernière. Mais que redire, après Graziella, sur l'aventure de ses vingt ans? Leurs réelles amours n'entrent point dans son système romanesque. Cependant il n'a pas oublié ce qu'elle lui a conté un jour, ouvrant son cœur, déversant tout, sur son «passé». Qu'il comprenne! Qu'il n'aille pas, mon Dieu! la prendre pour une prostituée, parce qu'elle l'aime et qu'elle s'abandonne! Elle a tant souffert! Sans maman, dès l'enfance; le père, un cordonnier buveur; une misère sans nom; victime d'un viol, à seize ans; et la rafle ensuite, par une méprise abominable, pêle-mêle avec les filles de joie; et la maison de correction... Tout cela sentait bien un peu le mensonge; pas mal de réticences, sans doute, et d'opportuns embellissements. Mais tant mieux; c'est ce qui convient; il n'est que de pousser davantage encore dans le même sens où s'engageait la discoureuse entre ses bras.

Il y est. Il a trouvé. Il tient son livre. Voyez- le qui compose, pas debout, comme sur le portrait d'apparat, mais sur ses genoux, à l'aide d'une large planchette, qui lui sert de pupitre. L'hiver, il s'installe **[p.11]** devant son feu, les pieds plus hauts que la tête appuyés contre la cheminée et se rôtissant le dessous des cuisses, Il est ravi ainsi, vautré dans son fauteuil aux grands accoudoirs confortables, - et l'accoudoir de droite est plein de taches: l'encrier est posé, à portée de sa main, sur une chaise. L'été, à la campagne, quand il fait très beau, il écrit dehors, sous les arbres. Il va vite. Il rature à peine. La belle écriture

penchée, aux traits minces, coulante, avec ces volutes au bout des lignes, se répand avec ampleur. Les feuillets sont vastes, et Lamartine n'est pas l'homme des parcimonies. Autant Jean-Jacques serre son texte, utilise les moindres blancs, déteste les vides, bourre ses lettres, jusqu'à l'extrême bord de la page, en pattes de mouches pour caler tout, faire un bloc dense, comme un méfiant qui craint les fentes et se carre, se mure, se fortifie de toutes parts, autant Lamartine est spacieux, libéral, magnifique. Quinze lignes, vingt au plus, à la page, beaucoup d'air, et les mots, sans lésiner, qui veulent de la place, qui s'allongent, s'étirent, opulents.

* * *

Lamartine fait «de la copie». Mais il s'y plaît. Bien sûr il a toujours, et plus que jamais, ce «nonchaloir un peu superbe» qui donnait de l'humeur à Vinet. Depuis qu'il s'est mué en écrivain à gros tirages, depuis qu'il vise à la clientèle des petites gens, son indifférence aux techniques de l'affabulation, déjà trop perceptible dans Jocelyn, dans la Chute d'un Ange, est devenue proprement scandaleuse. [p.12] Il passe ici toutes les bornes. Ce frère de l'héroïne, par exemple, inventé soudain aux deux tiers du récit, tombant du ciel, cette fin ridiculement béate, le «ministre ému jusqu'aux larmes», le «roi bon», la «reine compatissante», «le public entier inondé (sic) de larmes d'attendrissement», il y a de quoi, avouons-le, décourager les plus solides bonnes volontés. Attention tout de même! C'est Lamartine. Il a beau galvauder son génie, s'en tenir à son talent, s'y fier trop, s'en moquer au besoin, se convaincre que son nom seul assurera la vente – et vogue la galère! - user d'une facilité pernicieuse, s'effondrer dans l'insoutenable quand ce n'est pas dans le burlesque, il a beau nous serrer le cœur au spectacle de ce gâchis quand il s'imagine peut-être nous émouvoir par son adresse, il est là, quoi qu'il fasse, persistant sous cette liquidation de faillite, incapable de consommer ce suicide par mise à sac.

«L'automne arriva, les grands vents de la mer firent tomber les feuilles, et les premiers frissons de l'air glacèrent les nuits sur le Pausilippe». Allons! Il n'est pas mort! C'était sûr! Rien que cela et nous sommes payés, et nous le tenons quitte du reste, et nous cessons de lui en vouloir. Le «coup d'archet», disait Michelet... Comme ça tient, et comme ça chante! L'équilibre qui repose sur le mouvement tout seul; la montée, l'élan, les mots avec leur poignante aura, le mystère inclus dans le rapport des syllabes, et cette plénitude finale du grand nom propre aérien.

Et déjà même, au seuil, à la première page, cette phrase bercée et mourante: «Le soleil baissait (etc...)».

* * *

[p.13] Une histoire horrible, au fond. On songe à ce qu'en eût fait Zola, qui l'aurait ratée, d'ailleurs, par son parti pris imbécile, aussi faux qu'est irritant le système inverse de Lamartine. Je ne parle pas de l'histoire des pirates, à biffer, détestable, pur néant, et qui fait penser à la suite d'Émile. Je ne parle pas non plus de l'affaire centrale, ce gros pathétique d'héroïsme fou: le mensonge d'immolation. Mais j'envisage la première partie du livre, l'immersion pas à pas, de ce groupe de gens, dans la détresse, chez le cordonnier d'abord, chez la blanchisseuse ensuite: les objets qu'on vend un à un, le fourneau de terre, l'incident de la veille et de son cochon mangeur de figues (saisissant, brutal à souhait, merveilleusement vu, cet épisode-là), la chèvre égorgée, ces deux femmes et ces deux marmots dans les détritiques, la mort de l'invalidé aussi et son enterrement de miséreux: l'ancien soldat, «pour faire honneur à son ami», qui tire, tout seul, un coup de fusil au-dessus de la tombe, dans le cimetière. Et, à l'improviste, plus loin, toute cette aventure, à peine esquissée, des Vandarelli: un thème tout fait pour Stendhal ou pour Mérimée. Lamartine ne daigne. Il n'a pas le temps. Toutes ces puissances qui sont en lui, c'est exaspérant à la fin de voir comme il les gaspille, de se dire: s'il avait voulu!

C'est qu'effectivement il ne veut pas. Il s'agit d'autre chose que d'une hâte d'auteur pressé et qui [p.14] passe outre, négligeant des possibilités inouïes. Il y a chez lui détermination arrêtée, règle stricte, et qui n'est pas d'ordre littéraire. Lamartine veut gagner de l'argent, mais bien, en sûreté de conscience. «Bien», ce mot n'a pas pour lui le sens que nous croirions obvie: l'application d'un écrivain qui fait de son mieux, à la limite, le scrupule d'un artiste attentif à fournir tout l'effort dont il est capable. Il faut le savoir, et s'y faire: Lamartine hausse les épaules quand on lui parle littérature. Cet immense poète refuse d'être un poète. Autrefois, en 1830, en présence de Carné, médusé, il affectait de tenir ses Harmonies pour de la «graine de niais». Un amateur distingué, si l'on veut. Un homme de lettres, un artiste, jamais! Ce qui comptait, c'était son action politique et il avait cessé d'écrire des vers pour ne point compromettre son rôle de député. Maintenant il tire parti, sans vergogne, de cette chance inespérée qu'ont eue d'être lucratifs ses jeunes divertissements sur la lyre. Aubaine! Il fait de l'or avec de l'encre, mais il n'entend pas qu'on le confonde avec un écrivain professionnel. Il est vigneron, grand propriétaire obéré, châtelain, homme d'État rendu à la vie privée. Son œuvre, ce n'est pas les Méditations-enfantillage!-c'est la République. Lamartine reste l'homme du Conseiller du Peuple, et il a toujours charge d'âmes. Tel il se voit, pour tout de bon.

Alors écrire, soit; il n'est rien là qui déshonore. Montesquieu écrivait aussi, et Châteaubriant, qui fut comme lui-même, ministre des Affaires Étrangères, et qui connut pareillement de fâcheux embarras [p.15] de fortune. Mais ne rien écrire que d'utile. Le but n'est pas l'estime des lettrés, vaine engeance; le but est de trouver des ressources mais droitement, sans complaisance aux bas instincts, sans rien surtout qui puisse nuire à l'ordre terrestre et divin. Aider, au contraire; enseigner. Qu'une leçon sorte de ses livres et qu'ils soient porteurs d'espérance, ou du moins de résignation. D'où ce long prêche du Tailleur de pierres, - «mon Phédon des chaumières», disait-il; d'où ce cortège de malheureux, tous démunis, le cœur crevé, confiants quand même et sans révolte.

* * *

Antoniella est de la même veine. Encore et toujours la dure vie, les acharnements du destin sur les humbles; encore et toujours l'acceptation, la foi en Dieu. Mais cette fois, me semble-t-il, en dépit du dénouement factice, absurdement plaqué, bâclé, et qui n'essaye même pas, dirait-on, de se faire prendre au sérieux, cette fois Lamartine a plus de peine que jamais à contraindre, à maîtriser, à réduire furieusement au silence ce hurlement de désespoir qui se forme en lui et lui brûle la gorge. C'est trop! C'en est trop! Il n'en peut plus! Il en a assez de cette vie affreuse, de toute cette douleur, des ingratitude, des férociétés, et de ce Dieu qui se tait toujours. L'ordre social, dont il s'est fait le champion? Ah! Tenez ! voilà au vrai sur quoi il repose. La Providence? («la destinée dite Providence»), voilà l'accueil qu'elle réserve à ceux qui [p.16] croient en cette duperie. «Rien ne plaît plus au Bon Dieu que la confiance, même imprudente, en sa bonté. Va me chercher Antoniella!», dit l'invalidé. Et c'est la contagion du malheur, et la mort, qu'il fait entrer dans sa maison.

Henri Guillemin, 1945